

La politique balkanique de la Russie est abordée par Constantin Papoulidis dans un nombre d'études en insistant sur l'emploi des Grecs par le Ministère des Affaires Étrangères de la Russie impériale. L'auteur présente l'activité des personnalités comme Gabriel Catacazy, membre d'une famille originaire de Mani et émigrée à Kichinev en 1770, Alexandre Stourza (1791–1854), Jean Capodistria (1776–1831), Nicolas Vouïdis, Spyridon Detsounis (1782–1884) etc. « Les autorités russes préfèrent envoyer des Grecs, orthodoxes, comme représentants dans les Balkans et généralement en Méditerranée orientale » remarque l'auteur (p. 168).

Une étude de synthèse s'arrête sur les Grecs de Russie au XIX^e siècle et au début du XX^e (p. 187–221). À côté des grandes communautés grecques de Nijni (Niežin), de Marioupol, et d'Odessa, il y avait des communautés grecques organisées également dans les villes: Ekaterinodar (Krasnodar), Anapa, Bakou, Batoum, Gelentzik, Yalta, Eupatoria, Feodossia, Kertch, Kisinov (Chişinău), Krimaskaïa, Maïkop, Novorossisk, Poti, Rostov, Sébastopol, Simferopol, Taïganio (Taganrog), Touapse, Tiflis et Kherson tandis que d'autres villes comptaient un grand nombre de Grecs sans avoir des communautés organisées: Moscou, Saint-Petersbourg, Kiev, Nikolaïev, Reni et Ismail. Une grande partie de ces villes avait une église ou une école grecque.

L'auteur fait aussi une liste des plus importantes familles grecques du monde des affaires de la Russie du XIX^e siècle (à Kishinev/Chişinău sont mentionnés les frères Tsouflis). Pour les communautés grecques de l'espace roumain et russe l'auteur a employé un ouvrage moins connu paru en grec à Brăila, en 1900, D. Metaxas-Laskaratos, *'Ελληνικά Παροικία 'Ρωσσίας και 'Ρωμουνίας*. L'étude sur les Grecs de Russie est finalisée par quelques considérations sur la question linguistique grecque dans l'Union Soviétique pendant les années '20 et '30 du XX^e siècle. Il n'est pas étonnant qu'à l'époque une réunion des associations grecques décide l'abolition de l'enseignement de la langue « savante » (katharevousa) en faveur de la langue démotique. Comme la majorité des Grecs de l'Union Soviétique était originaire du Pont, il y avait aussi des propositions plus audacieuses soutenant qu'il fallait enseigner le parler du Pont. Une grammaire de ce parler rédigée dans une bizarre graphie phonétique et un système sans accents a été publié par K. Topcharas en 1932 à Rostow.

L'étude sur Pierre Ivanovič Sévast'janov (1811–1867) et ses collections présente l'activité de ce savant russe au Mont Athos pendant cinq missions successives. Financées par l'Académie des Sciences de Russie, ses missions ont eu le but d'identifier, dessiner ou photographier des monuments architecturaux, des fresques, des icônes, des documents des couvents du Mont Athos. Une collaboration de Sévast'janov avec l'évêque Porfyrij Uspenskij, célèbre pour ses recherches athonites, ne s'achève pas. Mais les résultats des missions de Sévast'janov sont très riches (plus de 5400 copies et photographies) et demeurent encore inédits dans les archives de Moscou et Saint-Petersbourg (Constantin Papoulidis nous offre une liste de manuscrits et des collections où ces manuscrits se trouvent). Surtout les photographies (daguerréotypies) sont parmi les premières copies de manuscrits par cette nouvelle méthode. La valeur de la collection photographique de Sévast'janov est d'autant plus grande qu'elle peut contenir des reproductions d'objets ou de manuscrits désormais perdus ou détériorés.

Le livre de Constantin Papoulidis offre aux chercheurs des relations greco-russes et aux balkanistes, non seulement une série des études bien documentées, mais aussi des directions de recherche, en signalant d'manuscrits, des documents et des collections inédites.

Mihai Țipău

RAIA ZAIMOVA, *Voyager vers l'« autre » Europe. Images françaises des Balkans ottomans, XVI^e–XVIII^e siècles*, Les éditions Isis, Istanbul, 2007, 228 p.

Isis, la maison d'édition que M.Sinan Kuneralp a porté au rang de foyer intellectuel pour toute la région des Balkans, vient de publier un ouvrage dont l'utilité sera reconnue par les historiens du domaine ottoman, surtout s'ils s'intéressent aux rapports de la Porte avec la France. Le livre se présente comme une étude d'imagologie. Il est plus que cela, parce que, avec une érudition à laquelle

nous sommes accoutumés par Mme Zaimova, il procède à une analyse minutieuse des milieux intellectuels français qui ont éprouvé l'attrait du Levant. « Environ 600 relations de voyage sur l'Orient ont été publiées en France entre le XVI^e et le XVIII^e siècle » (p. 18). On le savait depuis le travail classique d'Atkinson : c'est dire la richesse de la littérature que notre auteur a explorée pour nous offrir ici plusieurs sondages représentatifs.

Le premier nom que nous relevons ici est celui de Guillaume Postel (1510-1581) auquel, en effet, on n'a pas encore consacré la monographie qu'il mérite. Il eut fallu pourtant signaler ce que W.J. Bouwsma, F.Secret et Claude-Gilbert Dubois ont fait pour la connaissance de ce mystique délirant dont l'oeuvre abondante et bizarre n'aura pas fini de nous étonner. Le traité de Postel sur lequel les recherches de Raia Zaimova ont recueilli de plus de renseignements est *De la République des Turcs* (1560). Sont également étudiés quelques écrits du diplomate français Savary de Brèves, qui fut l'ambassadeur de Henri IV à Constantinople (certains de ses ouvrages demeurent encore inédits). Paul Lucas et Michel Febvre sont à placer parmi les auteurs de second rang, mais on peut y voir une preuve de la vitalité des anciens projets de remplacer l'Empire ottoman soit par une restauration de Byzance que Louis XIV était invité à appuyer, soit par une expansion de la France elle-même en Orient. Cependant, Michel Febvre n'est qu'un pseudonyme pris par le capucin français Jean-Baptiste de Saint-Aignan, comme on le sait depuis 1933 (voir Clemente da Terzorio, *Il vero autore del Teatro della Turchia e Stato presente della Turchia*, Collectanea Franciscana, III, 1933, pp. 384-395). Il est toujours agréable de retrouver dans la bibliographie des projets de partage des possessions du sultan le vieux livre de Trandafir G.Djuvara, écrit tout de suite après le traité de paix de Bucarest (1913), le plus éphémère de ces essais de régler la question d'Orient. C'est là qu'on enregistrait les réflexions de Gravier d'Ortières sur la mainmise française sur les échelles du Levant. J'ai eu aussi l'occasion d'employer les papiers du chevalier d'Ortières dans ma communication au colloque *Istanbul et les Langues Orientales* (1997). Sur la liste des « jeunes de langue » dressée en 1670 et reproduite par Raia Zaimova, p. 102, il y a un Pierre de La Magdelaine qu'il faut identifier au « chevalier de La Magdelaine » qui signait ainsi un récit de la guerre de 1672 entre l'Empire ottoman et la Pologne. Au sujet d'Antoine Galland et de ses traductions de l'arabe, il ne faut pas oublier son recueil *Maximes des Orientaux* (1694 et 1695) qui fut traduit en italien par Del Chiaro en 1697 et dont les versions en grec et en roumain ont suivi, toutes les deux, en 1713, étant imprimées en Valachie par Anthime l'Idère (cf. Al. Dușu, *Un livre de chevet*, RESEE, 1966, 3-4, p. 513-533). Il y avait davantage à extraire de la correspondance de Guilleragues, éditée par Deloffre et Rougeot, pour l'intérêt qui s'attache aux Turcs à l'époque de Louis XIV. Tout un chapitre refait trois générations de la généalogie des Pétis (plus tard, Pétis de La Croix) et de leurs ouvrages, problème qui avait autrefois retenu l'attention de Marie Holban. De même, on devrait observer que la tragédie *La Soltane* (1561) par Gabriel Bounin avait déjà été commentée par Alexandre Cioranescu dans un article de « Balcانيا », VII, 2, 1944, p. 417-427. L'historien roumain a reconnu la source de cette pièce de théâtre dans un rapport attribué à Michel de Codignac, représentant de la France à la Porte, et datant probablement de 1555.

Le développement des connaissances sur l'Orient ottoman qui se manifeste au cours du XVIII^e siècle est illustré par *Les Moeurs et les usages des Turcs* (1747), une oeuvre de Jean-Antoine Guer qui n'avait jamais été étudiée. Ce n'est pas Voltaire, mais ce genre d'auteurs mineurs qui donnent une idée de l'opinion publique et du niveau moyen de la culture. Enfin, à propos des impressions que Mehmed efendi remporte de Versailles et de Paris, on se rend compte que les Turcs, à leur tour, découvrent l'Occident : là-dessus, Mme Zaimova ajoute au textes déjà publiés une lettre inédite adressée par l'ambassadeur ottoman à un ministre de Louis XV. Ces documents pourraient avoir comme continuation les relations d'ambassade éditées par Stéphane Yerasimos, *Deux Ottomans à Paris sous le Directoire et l'Empire* (1998). Le livre nourrissant de notre collègue bulgare s'achève par un beau chapitre sur « l'image visuelle », construit autour de Van Mour et des albums de costumes : encore un sujet trop vaste pour être épuisé ici. Le nom de Liotard, au moins, n'aurait pas dû être absent.

Ces matériaux français, que l'auteur a parfois mis en valeur pour la première fois, ne sont pas vus seulement comme reflétant les connaissances ou les préjugés en France, ils sont vus à la hauteur de l'Occident européen.